



Les Boches à Andenne : « Vive la Kultur ! »

— Regarde, dit-elle à son fiancé, voilà le Français !

— Celui qui a logé à l'auberge avec nous ?

— Oui, je crois bien que c'est lui. Je pense qu'il vient de Lille. Je l'ai entendu qu'il se parlait à lui-même, à haute voix.

— Rêvait-il ?

— Non, car il se promenait en long et en large dans sa chambre, comme il fait maintenant sur le pont. Il doit cacher quelque chose.... Ce n'est certainement pas un civil comme nous autres... ; il me semble, à voir ses allures, que ce doit être un militaire.

— Peut-être appartient-il au service d'espionnage....

— C'est bien possible....

La petite vieille femme de Mouscron ne se sentait pas à son aise en mer et resta dans la cabine durant tout le voyage.

Lamoën tint compagnie à Gabrielle et son fiancé et l'on attint Folkestone sans difficulté aucune.

Ici, Gabrielle et son fiancé durent se séparer provisoirement, car en sa qualité de soldat celui-ci dut se rendre à « Traynal », le bureau de recrutement. Déjà à l'époque il y avait encore une innombrable quantité de formalités à remplir avant de pouvoir se rendre en France, bien que plus tard ces formalités devinrent encore bien plus nombreuses.

La vieille de Mouscron était en possession d'adresses de connaissances, réfugiés qui habitaient la ville. Gabrielle l'aida à retrouver sa route, puis l'abandonna aux bons soins de ces braves gens qui s'occuperaient d'elle à la suite. La brave petite femme ne lui ménagea point ses remerciements et exprima sa gratitude avec toute la volubilité qui lui était propre.

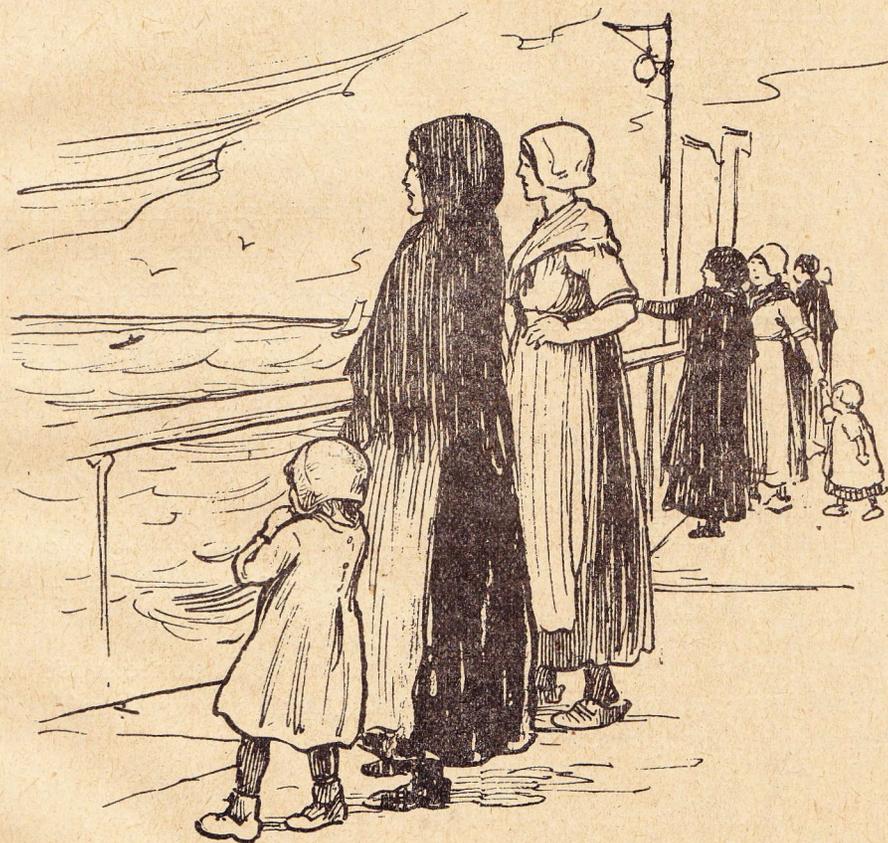
Alors l'intrépide jeune fille se mit en route, à la recherche d'un hôtel.

Elle ne tarda point à en trouver un et se réserva une chambre, où elle passa une bonne nuit, car la fatigue la terrassait littéralement. Elle dormit d'un sommeil de plomb, et le lendemain, après le « breakfast », elle sortit et alla prendre son fiancé au « Traynal ».

Ensemble, ils firent une promenade dans la coquette petite ville qui, malgré le soleil hivernal, présentait un aspect assez morne. Un vent glacial et pénétrant leur coupait la figure dans ces rues larges aux maisons de maître, monotones, alignées derrière les jardinets qui paraissaient aussi désolés maintenant qu'ils étaient riants en été.

Le quartier des pêcheurs, dans la basse-ville, était très animé. Femmes et jeunes filles y échangeaient, rassemblées dans les rues,

les nouvelles reçues, non pas concernant la guerre en général, mais les nouvelles qui les concernaient en particulier, les nouvelles de la vie marine où maris et frères bravaient quotidiennement tant de dangers. La plupart des hommes faisait partie des équipages de la flotte, croiseurs, torpilleurs, sous-marins, pêcheurs de mines, quelques-uns près de la côte, d'autres dans les parties les plus lointaines du monde. Même ceux qui continuaient à exercer leur métier proprement dit, et allaient à la pêche, étaient également sous la menace constante de la mort, à cause des mines et des sous-marins. Déjà le quartier des pêcheurs abritait quantité de veuves et orphelins dont le mari ou le père était tombé en victime de la conflagration.



Gabrielle et son fiancé se rendirent sur l'estacade d'où l'on voyait, dans le lointain, une ligne blanchâtre se profiler à l'horizon.

— Serait-ce la terre? s'informa Gabrielle.

Un soldat belge, qui se promenait comme eux, ayant entendu la question, lui dit que c'était la France.

— Si près que cela ? dit Gabrielle.

— Trop près même, grommela le soldat.

— Trop près ? Et pourquoi ?

— Oui, pourquoi ? J'aimerais mieux me trouver de l'autre côté de l'Océan, quelque part en Amérique.

Et se tournant vers le fiancé de la jeune fille, il ajouta :

— Vous allez au front ?

— Oui, ... je viens de Bruxelles....

— Vous serez vite guéri, camarade....

— Guéri ? Comment cela ?...

— Oui, oui, ... le front n'est pas ce que vous croyez, mon vieux !
Enfin, chacun ses affaires.

Et le soldat s'en alla d'un pas lassé.

— En voilà un qui est découragé, reprit Gabrielle.

— Oui, au « Traynal » il y en avait également. Ils me traitèrent d'imbécile.

— Des gros mots tout cela.... Il est évident que, même au front, il y aura des hommes déprimés, qui aimeraient mieux ne pas faire leur devoir, mais ne les écoutes pas ! D'ailleurs, tu connais la mentalité de beaucoup d'entre eux : rouspéter et protester tant qu'ils ne sont pas au combat, mais une fois lancés, rien ne les arrête plus ! Ce sont souvent les meilleurs soldats.... Viens, ne restons pas davantage ici, ... il y fait trop froid pour toi.

— Mais, Gabrielle....

— Tu n'es que convalescent.

— Alors j'aurais dû rester à Bruxelles, car de l'autre côté, là-bas, l'on ne me ménagera pas comme tu le fais. Crois-tu qu'au « Traynal » les gendarmes nous gâtent ?

— Oh, non, cela je le comprends très bien ! L'armée n'est pas un pensionnat de jeunes filles.... Mais tu passeras la visite médicale et le docteur te prescrira une période de repos.

* * *

La ville de Folkestone ressemblait à un véritable centre de recrutement belge, avec ses bureaux pour l'examen médical des recrues belges, sa « sûreté militaire », ses magasins d'habillement et quantité d'autres installations militaires.

De jour en jour, cependant, les mesures prises par les autorités

anglaises, vis-à-vis des passagers pour la France, devenaient de plus en plus sévères.

Ce n'était guère étonnant si l'on pense que l'espionnage allemand s'étendait dans tout le Royaume-Uni et que les agents boches parvenaient à s'y infiltrer malgré tout.

Certes, bien de femmes et mères de soldats arrivaient en Angleterre, afin de se rendre en France dans l'intention de rencontrer ceux qui leur étaient chers; mais comment distinguer ceux dont les intentions étaient sincères et honnêtes des autres qui affichèrent les mêmes louables sentiments avec l'arrière pensée et la mission secrète de travailler pour les puissances ennemies?

Gabrielle, elle-même, avait déjà rencontré un de ces êtres abjects en la personne de Flore. Or, comme elle, il y en avait des quantités, toutes des filles perdues, alléchées par l'apât de l'or et de fortunes relativement aisées à conquérir.

Le service d'espionnage allemand ne fut pas long à se rendre compte quelle grande utilité il pouvait tirer de ces êtres livrés pieds et poings à leur pouvoir démoniaque, car il prenait ses mesures pour que ces auxiliaires, précieux pour eux, étaient à jamais en son pouvoir. Une fois entre leurs griffes, ces malheureuses se savaient liées. Nous apprîmes, à nos dépens souvent, quel usage ils firent de ces traîtres à la Patrie. La leçon fut souvent dure, mais l'expérience donne la sagesse. Une extrême prudence était donc devenue la règle, à appliquer en toutes circonstances.

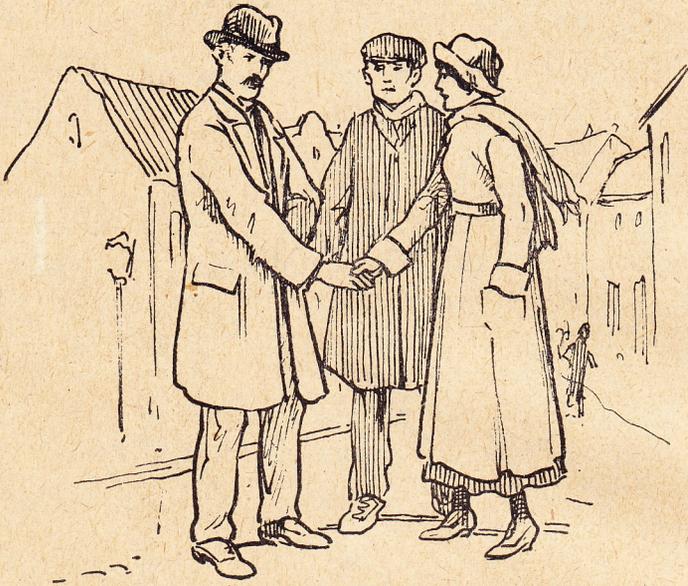
Au cours de sa promenade dans la petite ville anglaise, Gabrielle eut le plaisir de rencontrer une connaissance de Bruxelles. Elle lui présenta son fiancé et à trois ils s'acheminèrent vers un de ces « bar-rooms » anglais qui, au début de leur séjour en Angleterre, firent si souvent l'étonnement de nos compatriotes.

Vu l'heure relativement matinale, le café dans lequel ils entrèrent était désert à ce moment. Elle put donc parler à son aise et ouvrit son cœur à l'ami, qu'elle connaissait de longue date pour être un homme d'une droiture intègre et en lequel elle put avoir toute confiance. Elle lui dit qu'elle désirait reconduire son fiancé au front et reprendre du service comme infirmière.

— Vous arrivez un peu tard, lui dit l'ami après l'avoir écoutée avec attention.

— Un peu tard? demanda-t-elle.

— Oui, en octobre la demande d'infirmières et d'aides était très forte, car à ce moment notre service sanitaire était totalement



désorganisé. Une quantité importante de matériel, des hôpitaux et des trains sanitaires complets tombèrent entre les mains de l'ennemi. Mais depuis lors tout fut réorganisé entièrement sur des bases nouvelles et plus adéquates aux pratiques et exigences actuelles, bien que le manque de médecins et d'infirmières expérimentées continua à se faire ressentir profondément. Nos blessés ont beaucoup soufferts de cet état de choses, dans les hôpitaux de Furnes, de La Panne et même de Calais. Le service était dans un marasme complet.

— Par suite de la retraite ?

— Oui, et par la réaction qui s'ensuivit. Mais depuis lors tout fut totalement réorganisé et, actuellement, on est parvenu à recruter tout un nouveau personnel parmi les nombreux réfugiés, qui offrirent spontanément leurs services, et à cette heure il est tout à fait stylé et répond au-dessus de toute attente, à toutes les exigences ; ce qui fait que nous voilà amplement pourvus.

— Et cependant je veux me rendre utile à mon pays, d'une façon ou d'une autre, et par moments j'ai pensé à une autre manière de réaliser mon vœu.

— Pourrais-je connaître cette autre manière ?

— Mais oui, pourquoi pas ? J'ai fait quelques voyages en pays occupé, dans le Borinage, et même je me suis rendue une fois à Maubeuge. En cours de route, je rencontraï souvent des forces allemandes.

des, ... et j'ai souvent pensé, en les voyant, qu'il serait quand même d'une grande importance pour notre armée si je pouvais transmettre les renseignements sur ce que je voyais à nos autorités militaires.

— Comment donc ! Rien n'est plus utile pour elles que d'être renseignées là-dessus. Et il existe des services d'espionnage et de contre-espionnage bien organisés à l'heure qu'il est. Mais désireriez-vous en faire partie ?

— Mais naturellement, si je puis être utile à notre cause ! répondit-elle d'un ton résolu.

— Etes-vous bien résolue ?

— Croyez-vous que je ne suis pas devenue sérieuse, très sérieuse après tout ce que j'ai vu ?

— Et vous voudriez travailler en Belgique ?

— Où peut-on travailler sinon ?

La question de l'honnête fille parlait tout en faveur de ses bonnes intentions. Elle ne se doutait pas que l'on put faire de l'espionnage loin de l'ennemi, loin du danger, dans les villes hollandaises ou à la frontière ; elle ne se doutait pas que beaucoup d'agents opéraient de cette manière, ayant soin de rester en dehors du territoire occupé et se faisant payer grassement.

Son interlocuteur s'en rendit immédiatement compte et, après quelques instants de réflexion, il lui dit :

— Eh bien, écoutez, je vais soumettre votre proposition à l'un des chefs d'un des services d'espionnage. Quand et où puis-je vous revoir ?

— Fixez vous-même l'heure et l'endroit.

— Soit ; voulons-nous dire ici... et demain à 10 heures ?

— C'est entendu !

— C'est donc bien convenu, n'est-ce pas ?

Ils continuèrent encore quelques instants à s'entretenir sur ce sujet, puis Gabrielle et son fiancé reprirent leur promenade ensemble.

Le jeune homme était silencieux et Gabrielle en comprit aisément la raison.

— Es-tu triste, pauvre ami, parce que je rentre peut-être en Belgique ?

— J'avais espéré que tu resterais avec moi, près du front.

— C'était bien mon intention, ... mais l'homme propose et Dieu dispose et c'est sans doute la Providence qui me fait rencontrer ici, dans une petite ville anglaise où je ne connais absolument personne, l'ami que tu viens de voir.

— Ce sera une besogne dangereuse.

— Et la tienne ?

— Je suis soldat....

— Moi aussi, ou plutôt, je le deviendrai....

— Tu es une jeune fille....

— Les jeunes filles et les femmes doivent aussi combattre, si elles le peuvent, et moi, je le puis....

— Tu seras en Belgique... et moi au front.... Nous ne nous reverrons plus durant longtemps peut-être.

— Et combien de pères ne sont pas dans le même cas, ayant dû abandonner femmes et enfants?... N'est-ce pas bien plus grave encore ? Tu as entendu, toi-même, que l'on n'a plus besoin d'infirmières.... Je veux remplir une fonction dans laquelle je ne serai pas admise par protection ou pitié, mais une fonction dans laquelle je serai réellement utile, dans laquelle je pourrai rendre des services incontestés, dans laquelle je pourrai me rendre indispensable.

— Ta décision est donc irrévocable ?

— Oui, et je comprends ta déception, mais tu reconnaîtras bientôt que j'ai choisi le bon chemin.

— Rappelle-toi le sort de la femme de Maubeuge, le poteau d'exécution....

— J'y ai déjà songé ; mais toi, pense au martyr de Pont-Brûlé, à notre pays dévasté, à ses victimes innombrables. Pense à l'humanité tout entière et sois satisfait de ta Gabrielle.

Le jeune homme se tût. Il dut reconnaître à part soi le bien-fondé de sa réponse altière. Oh oui, il n'était non seulement satisfait de sa fiancée, il en était fier, il l'admirait, mais son amour pour cette compagne vaillante lui donna la peur de la perdre. Si jamais elle serait prise, emprisonnée, tuée peut-être.... Oh, la vision fut horrible. Il en blêmit, mais se ressaisissant, se roidissant contre le malheur possible, il songeait au devoir et il se dit qu'il tâcherait d'être comme elle. A cette pensée, qui lui rappelait qu'il allait combattre au front, il ne put s'empêcher une nouvelle fois de comparer le danger auquel elle serait exposée au risque qu'il courait. Lui se battrait dans l'armée, ouvertement, avec beaucoup d'autres, sur les ordres et la conduite de chefs émérités ; elle lutterait seule, isolément, se basant sur sa propre initiative, sans appui aucun, entourée de contre-espions et de traîtres, d'agents de tous calibres, qui sèmeraient les embûches sous ses pas, espérant la faire trébucher.

Il n'eut plus la force d'y penser davantage, de peur de lui ôter son courage, et il ne voulait à aucun prix lui avouer ses craintes. Il se tût donc et, comme par une convention tacite, les deux jeunes gens n'en parlèrent plus et achevèrent leur promenade en silence.

Le lendemain, Gabrielle et lui se trouvèrent à l'heure convenue au petit bar dans lequel ils avaient fixé le rendez-vous avec leur ami, quand après quelques instants celui-ci entra.

— Tout est en ordre, leur dit-il après avoir échangé une cordiale poignée de main. Je vous conduirai tantôt auprès de deux officiers....

— On peut donc m'employer ? demanda Gabrielle.

— Ils sont heureux d'accepter vos bons services. Je leur ai parlé de vous. Vous comprendrez qu'ils sont toujours un peu méfiants. Ils ont la sauvegarde de trop de vies en main pour ne pas être excessivement prudents, mais mes explications leur donnèrent amplement satisfaction et apaisèrent toutes leurs craintes.

— Et je me montrerai digne de la confiance qu'ils veulent bien me témoigner.

— Vous persévérez donc dans votre intention ?

— Me croyez-vous si «moulin-à-vent» ? demanda-t-elle en riant.

— Mais non, mais non, aucunement ; seulement on ébauche parfois un projet et quand on est placé devant son exécution et que l'on a eu le temps de réfléchir à tête reposée, il arrive que l'on recule devant les conséquences imprévues qui pourraient en résulter.

— J'ai considéré tout cela, je ne me suis fait grâce d'aucune possibilité. Ce dessein ne m'est pas venu spontanément, mais bien après mûre réflexion, petit à petit, par tout ce que j'ai vu, par tout ce que j'ai ressenti. Soyez donc rassuré à cet égard. Mais assez de paroles ! Passons aux actes, le plus tôt me sera le mieux !

XI.

Gabrielle accompagna l'ami, qui la conduisit à travers la ville de Folkestone.... Inopinément il s'arrêta devant une petite maison, d'apparence très quelconque, à l'extrême limite de la ville.

— Voilà où nous devons être, dit-il.

— C'est cela le bureau ?

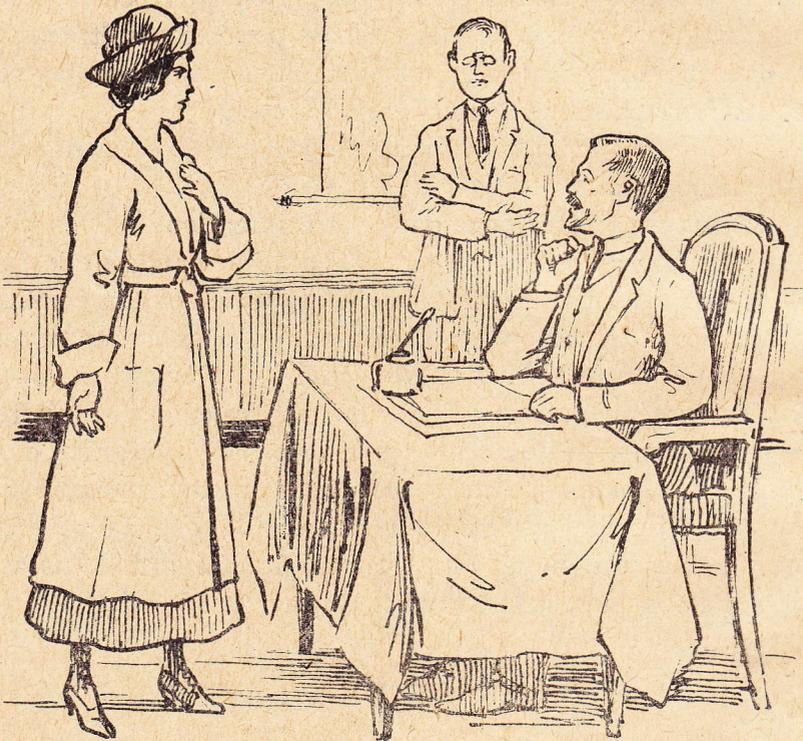
— Non, non, non ! Nous n'allons jamais au bureau avec des personnes qui retournent en Belgique, car alors nous les dévoilerions d'avance aux espions allemands qui infectent la ville. Les Boches

sont très adroits dans cette besogne et s'intéressent particulièrement en notre bureau.... Mais, venez, entrez donc.

Ils pénétrèrent dans une chambre du rez-de-chaussée, dans laquelle un autre monsieur en civil était installé derrière une simple table faisant office de bureau. A part cela, rien de l'ameublement ne trahissait l'importance des décisions qui y étaient prises.

Dès que le chef du service, — car c'en était un, — eut aperçu Gabrielle, il s'écria en lui tendant cordialement les mains :

— Aha, est-ce vous notre nouvel auxiliaire? Soyez la bienvenue, Mademoiselle, car d'après ce que mon ami m'a dit de vous, nous pouvons vous considérer comme incorporée dans notre service.



— Je n'attends plus que vos ordres....

— Et bien, alors il ne me reste plus qu'à vous faire d'abord ma présentation, lui dit à son tour son ami de vieille date. C'est très anglais, mais cela cadre à merveille avec notre présence à Folkestone. Je suis, Mademoiselle, un des officiers qui désiraient vous parler.

— Comment, vous?

— Excusez ma manière d'agir mystérieuse et prenez-la comme

exemple ! Ce n'est pas que je me méfiais de vous, mais une extrême prudence est de rigueur.

— En effet, reprit le premier, l'ennemi nous entoure partout et croyez bien qu'il ne perd pas son temps !

— Je comprends cela, ... j'ai déjà appris pas mal de choses sur ce sujet en Belgique, répondit la jeune fille. Vous êtes donc un officier du service, continua-t-elle en se tournant vers son ami, qui souriait de voir son étonnement. Eh bien, maintenant que vous avez décliné vos qualités, je vous répète une nouvelle fois que je suis prête à entrer dans votre organisation et de consacrer toute mon énergie à votre service de renseignements.

— On m'a déjà parlé de votre grand patriotisme, Mademoiselle, interrompit le deuxième officier, et je vous en félicite bien sincèrement. Asseyez-vous donc et parlons un peu de nos affaires.

De la main il offrit un siège à la jeune fille et, quand elle se fut assise, il reprit :

— Avant tout, il est de mon devoir d'attirer toute votre attention sur le danger qu'offre le travail que vous vous proposez d'entreprendre. Vous aurez à lutter contre des ennemis tout puissants. En Belgique, les Allemands envoient leurs meilleurs agents, leurs meilleurs inspecteurs, leurs détectives les plus adroits. Nous sommes excessivement bien renseignés à ce sujet. En dehors de cela, ils disposent encore d'une quantité d'individus causant français ou flamand à la perfection et certains même les deux langues, car ils ont habité et travaillé durant de longues années en Belgique.

— Oui, on sait cela !

— On ne le saura jamais assez ! Notre peuple est naïf, crédule et à la blague facile. Ces agents allemands se rencontrent partout, fréquentent des cinémas, cafés, théâtres et se font passer pour des nationaux belges. Ensuite, il y a encore la méprisable engeance des Belges, rénégats, qui se mettent au service de l'ennemi, agissant en véritables Judas.

— Cela aussi je le sais, je m'en suis aperçue déjà, dit Gabrielle. C'est une honte, un déshonneur....

— Oui, mais cela se présente dans tous les pays, parmi toutes les nations. Vous voyez donc qu'il y a suffisamment d'adversaires pour vous donner du fil à retordre, si vous voulez travailler en Belgique. Voilà un point. Et maintenant, voici l'autre : Il est toujours possible d'être découvert et cela augmente en raison même de l'extension donnée au service. Malgré toute votre prudence, il n'est jamais

exclu que des collaborateurs vous trahissent par un mot imprudent, une parole irréfléchie. Et en cas de découverte, une lourde peine vous attend.

— Même le peloton d'exécution, acheva Gabrielle du ton le plus calme du monde. J'ai vu une condamnée, une femme comme moi, et je ne sais même pas si elle se livrait réellement à l'espionnage. Que serait-ce donc si l'on avait des preuves ? Mais vous pouvez vous épargner la peine de me donner toutes ces recommandations, monsieur. J'apprécie beaucoup votre franchise et vous en remercie, mais je suis suffisamment édifiée à ce sujet et j'ai réfléchi et pesé le pour et le contre, longuement. Le danger ne m'effraie pas ; au contraire, il me stimule. J'ai pour le moins autant de courage qu'un soldat qui, lui aussi, peut perdre sa vie à chaque instant.

— Je vous admire....

— Attendez plutôt jusqu'à ce que j'ai prouvé mes intentions sérieuses.

— Enfin, de toute façon j'ai fait mon devoir en vous exposant tout ceci. Vous le comprenez donc,.... tant mieux. Notre but est d'obtenir toutes sortes de renseignements concernant l'ennemi. Nos autorités doivent connaître ce qu'il fait, quels sont ses projets, s'il transporte des troupes ou du matériel et bien plus encore. Il est évident que vous devez être aidée dans ce travail et que vous aurez à soutenir à votre tour d'autres auxiliaires de notre service, et qui vous seront même inconnus bien souvent. Nous vous donnerons des noms. Je sais bien que vous serez excessivement prudente, mais vous devez me permettre de vous faire quand même encore quelques recommandations.

— Je les écoute avec toute l'attention possible, monsieur, car j'ai encore tout à apprendre. Je ferai de mon mieux pour être aussi vive que possible à vous comprendre.

L'officier était frappé de l'attitude résolue de la jeune fille.

— Eh bien, reprit-il, en raison de l'étendue de notre organisation et que l'un tient en main la vie de l'autre, nous devons prendre des mesures spéciales. Personne ne travaille sous son vrai nom ; il faudrait donc prendre un nom d'emprunt.

— Je me nomme Petit et je pourrais changer cela en Legrand, remarqua Gabrielle en riant.

— Bien trouvé.... Vous êtes donc Mademoiselle Legrand.... Vous ne travaillerez jamais chez vous à vos lettres ou rapports ; vous louerez à cet effet un appartement quelque part. Jamais vous ne ferez de confidences à qui que ce soit, soit verbalement, soit par écrit, sans

vous être assuré d'abord que la personne à laquelle elles sont destinées connaît le mot d'ordre ou un signe de reconnaissance. Ceux-ci doivent être modifiés fréquemment.

— Tout comme aux postes d'armée ou des sentinelles alors ?

— Justement ! Votre premier principe sera de vous méfier de tout le monde et de pénétrer vos collaborateurs de cette nécessité. Je prévois que vous deviendrez l'âme d'une organisation.

— Avec plaisir ! Je veux parvenir à me rendre indispensable dans mon travail.... Je n'opérerai pas derrière le front, mais dans la ligne de feu.

— Bien dit ! C'est pour cela même qu'il est bon que nous vous disions d'insister toujours auprès des autres pour les engager à une prudence extrême. Il y a beaucoup de nos agents qui ont un grand défaut : celui de trop parler. On dit si facilement à ses amis que l'on travaille pour la Patrie, que l'on sait l'une ou l'autre chose, que quelque chose va se passer, etc., etc. C'est toujours aux amis que ces choses se disent et, naturellement, sous le sceau du secret. De la meilleure grâce du monde, ces amis promettent de n'en rien répéter, et ils en ont la ferme intention la plupart du temps, mais causent à leur tour avec l'un ou l'autre, parlent à leur femme ou un membre de la famille et l'on ne sait jamais où cela arrive en fin de compte. C'est en cela que gît le grand danger, et voilà pourquoi le premier principe doit être : se taire et écouter ; se méfier de tout le monde, surtout de soi-même ; être toujours fermé et muet comme une carpe, à chaque heure du jour et de la nuit, toujours, toujours, toujours.

— Je le comprends parfaitement, monsieur, assura Gabrielle.

— Prêchez bien cela à vos collaborateurs. Choisissez vos aides avec beaucoup de discernement, de préférence parmi des personnes peu communicatives de leur nature et jamais parmi des habitués de café, sans qu'ils doivent être pour cela des ivrognes, mais celui qui fréquente les cafés court toujours le risque de boire un peu plus que de prudence, et la boisson est notre pire ennemie. Les Allemands connaissent ces côtés faibles et en profitent largement. Certains agents se servent dans leur travail de femmes de mœurs légères qui ont des rapports avec des officiers.... C'est une question délicate, mais je dois attirer votre attention là-dessus.

— De telles personnes ne seront jamais mes collaboratrices, reprit Gabrielle avec vigueur, car qui fait bon marché de son honneur est toujours un être dont il faut se méfier. Tout à ses bornes.

— Vous faites preuve d'une psychologie réellement remarqua-

ble. Mais, encore une fois, prévenez vos collaborateurs du danger qu'il y a à se servir de pareilles personnes. Il y a de ces femmes qui nouent des relations avec des officiers. Elles dînent et soupent avec eux, les accompagnent chez eux et obtiennent de la sorte toutes sortes de renseignements intéressants. Parfois même elles peuvent mettre la main sur des documents d'une réelle importance, ... mais comme vous venez de l'observer judicieusement, on ne peut jamais se baser sur leur entière intégrité, car elles travaillent pour le plus offrant, ne connaissent aucun scrupule, n'ont pas d'honneur et trahissent aisément la cause en cas d'arrestation. L'espionnage doit se baser sur un sentiment très élevé d'honneur et d'équité, sur des sentiments de profond patriotisme et une conception du devoir absolument indiscutable.

Gabrielle fit de la tête un signe d'assentiment.

— Et maintenant, abordons le fond de la question, reprit l'officier. Nous devons obtenir des renseignements sur les positions des troupes allemandes. Voici quelques points à éclaircir.

Il prit une liste posée sur la table et lût :

« Signaler où se trouvent des troupes allemandes; endroit, date, force, armement, numéro des régiments.

Mentionner : si elles appartiennent à l'armée active ou au landwehr; si elles sont composées d'éléments jeunes ou âgés.

Mentionner la couleur de l'uniforme, des cols, des parements, ainsi que l'état dans lequel se trouvent ces uniformes.

Pour l'artillerie, mentionner le calibre et les repaires.

Renseigner les signes distinctifs que les soldats portent sur les shakos, bonnets, ceux qui figurent sur les drapeaux et fanions, ainsi que les numéros des voitures et autos.

Fournir toutes les indications possibles concernant l'état major. Appartient-il à une armée, un corps ou une division? Où est-il cantonné?

Indiquer l'emplacement des hôpitaux, la catégorie des blessés qui y sont soignés (grands blessés ou autres, maladies infectieuses, etc.). Chiffres concernant les arrivages.

Donner des détails sur le moral des troupes, sur les conversations des officiers et des soldats.

Donner des détails sur les transports.

Surveiller les trains, leur nombre quotidien, nombre de wagons; nature des transports : hommes, chevaux, artillerie, munitions, réserves. »

Dans ce domaine, toutes sortes d'autres détails encore étaient prévus.

Gabrielle écouta attentivement.

— Comme vous l'entendez, il y a beaucoup à faire, reprit l'officier.

— Je le supposais bien.

— Il est entendu que seuls des renseignements dignes de foi sont utiles; les autres n'ont évidemment aucun intérêt. Le danger réside précisément dans le fait que l'on veut envoyer trop de rapports et alors on retombe facilement dans toutes sortes de descriptions qui n'offrent plus aucun intérêt militaire. Les renseignements douteux sont nuisibles et dangereux pour notre armée.

— Et non seulement pour l'armée, mais encore pour les habitants du pays occupé, ajouta son collègue.

— Précisément, reprit le premier, car une quantité de renseignements sont destinés aux aviateurs. Ceux-ci partent alors pour aller bombarder les points militaires et stratégiques. Si les renseignements fournis sont erronés ils risquent de tuer nos compatriotes au lieu des Allemands. Quand il s'agit de cantonnements et de dépôts, il faut signaler expressément si ceux-ci sont situés dans des centres habités par nos concitoyens.

Gabrielle ne pouvait se munir d'aucun écrit; elle dût donc retenir tous ces détails de mémoire. Pour ce que cela concerne, elle était heureusement très intelligente et adroite.

Ils en étaient toujours à discuter à trois tous les points et toutes les questions que Gabrielle devaient connaître, lorsqu'un quatrième personnage, un officier français, entra dans la place.

Les deux autres le saluèrent cordialement et ils échangèrent avec le nouveau venu une poignée de main énergique.

Gabrielle fut très surprise à la vue du Français; sa figure ne lui paraissait pas étrangère.

Elle était à se demander où elle avait bien pû rencontrer cet homme, lorsque tout à coup la lumière se fit dans son esprit : c'était l'homme aux étranges allures de l'auberge de Philippine. C'était lui qui faisait les cent pas dans sa chambre et parlait à haute voix.

— Il n'y a pas de secrets? demanda-t-il d'une voix joviale.

— Pas pour vous.... Nous vous présentons Mademoiselle Legend, une de nos collaboratrices les plus zélées.

— Il me semble vous avoir déjà rencontré, Monsieur, lui dit Gabrielle.

— Mais il me semble également vous avoir déjà vue. Mais où ?

— A Philippine, ... le premier village hollandais.

— Y étiez-vous ?

— A l'auberge du bourgmestre !

— En effet ! Mais j'étais en civil alors.

— Et vous aviez une moustache....

— Je ne crois pas que l'on m'aurait reconnu. Vous êtes une excellente physionomiste. Cela doit vous venir à point dans votre métier. Vous arrivez donc également de Belgique ?

— Oui, de Bruxelles, et j'ai été en France il n'y a pas long-temps.

— A Lille ? informa l'officier avec empressement.

— Non, près de Maubeuge.

— Notre malheureuse place fortifiée !

— J'ai vu sa reddition.

— Un spectacle bien douloureux sans doute ?

— Oui, pitoyable.

— Voyez-vous la possibilité d'aller encore en France ?

— Je l'espère quand même ; si mon travail m'y oblige, je dois pouvoir m'y rendre !

L'officier réfléchit quelques instants. Puis, se tournant vers ses collègues belges, il dit :

— Somme toute, je suis occupé à me mêler de vos affaires.

— Mais non, mais non, répondit le chef du bureau ; nos affaires n'en font qu'une. Mademoiselle Legrand rentre en Belgique et vous pouvez avoir pleine confiance en elle. Avez-vous une mission pour elle ?

Une nouvelle fois le Français réfléchit un moment.

— Oui, reprit-il alors, et il serait utile que la demoiselle sache tout.... Mademoiselle, je vais vous confier un secret, ... un secret immense, mais aussi bien grave ; cela veut dire qu'il s'agit d'un des plus nobles citoyens français. Si les Allemands le connaissent, son affaire serait réglée, il serait fusillé immédiatement.

— Si jamais cela devrait arriver, j'ose vous jurer dès à présent que ce ne serait jamais par ma faute ! répondit Gabrielle d'une voix calme et décidée.

Un nouveau silence interrompit la conversation, puis l'officier continua :

— Vous avez vu la reddition de Maubeuge, et ce fut bien triste, n'est-ce pas ?

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS